

L' Abeille.

5me Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

5me Année.

VOL.V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC 19 Novembre. 1852.

No. 8

CORRESPONDANCE DE

SAINTE-HYACINTHE.

Mr. le Rédacteur,

Je vous envoie enfin la fin de la relation promise. Comme vous voyez, ce n'était pas la peine de vous faire attendre si longtemps pour si peu de chose. Aussi je regrette beaucoup de ne pouvoir vous envoyer celle qui avait d'abord été préparée, mais comme je l'ai déjà dit à Mr. le Gérant, des circonstances particulières ne nous l'ont pas permis. Quand j'ai vu qu'il n'y avait pas moyen pour celle-là, je me suis mis à l'œuvre, et je vous envoie cette esqulette bien décharnée, je l'avoue, mais, Mr. le Rédacteur, c'est un peu de votre faute; pourquoi nous témoigner l'impatience de voir paraître cette relation? Enfin ce qui est fait, est fait: ne vous en prouvez qu'à ma pauvre plume, et non pas à ma bonne volonté.

J'étais tellement pressé de répondre à votre bienveillance que je n'ai pas pu finir cette relation seul. Un de mes confrères a bien voulu m'aider à copier mon brouillon et vous verrez à la manière dont sont formées les lettres, que c'aurait été un bonheur pour vos yeux, s'il eût tout copié. Ne m'en voulez pas, Mr. le Rédacteur, de vous donner la vilaine besogne de déchiffrer mon griffonnage et croyez-moi toujours

Votre tout dévoué

O.

L'Abeille a bien voulu nous exprimer le désir de voir paraître dans ses colonnes la fin de la relation de notre voyage de l'année dernière. Cet intérêt qu'elle témoigne, nous fait un devoir de nous rendre à ce désir bienveillant. Et pourtant la dernière partie de ce voyage est un peu dénuée d'intérêt puisque le trajet que nous avons à faire a déjà été raconté l'année dernière; cependant dans cette relation l'on pourra voir la preuve de ce qui a si souvent été répété: que sur cette terre, il n'est pas de bonheur sans mélange de contretemps.

Nous sommes partis de Québec le 9 Juin à 6h 1-2 du matin. Le lever eut lieu à 4.1-2 heures. Nous passâmes aussitôt à la salle de récréation et de là à la chapelle du Séminaire, où la messe fut

dite par le vénérable Mr. A. Parant, Vicaire Supérieur du Séminaire de Québec. Qu'il y avait de différence entre les émotions qui agitaient alors nos cœurs, et celles que nous ressentions le jour précédent! Hier nos cœurs s'ouvraient à l'attente des joies que nous devions goûter pendant toute une journée à passer avec des confrères chéris: et aujourd'hui, il faut se séparer. Il faut dire adieu à cette chapelle où nous avons mêlé nos prières à celles de nos amis: il faut quitter ces lieux qui nous ont accordé une hospitalité si magnifique. La musique n'envoyait plus à nos âmes que des sons de tristesse, parce qu'elle n'était plus pour nous que le signal du départ. Oh! si la vie de collège peut seule procurer des joies pures comme celles que nous avons goûtées à Québec, elle seule peut nous faire ressentir les émotions sensibles qui vinrent nous assaillir lorsqu'après le déjeuner nous nous trouvâmes pour la dernière fois dans la salle de récréation, où nous attendaient les élèves de Québec pour nous souhaiter un dernier adieu.

Je ne veux point renouveler la tristesse des adieux en disant avec quelle douleur nous nous serrions mutuellement la main.

Pour nous, élèves de St. Hyacinthe, le Séminaire de Québec était devenu depuis longtemps la maison de nos frères, et l'impérieuse nécessité pouvait à peine nous résoudre à partir.

La pluie tombait par torrents. Nos amis nous donnèrent une dernière marque de leur bienveillante attention en procurant à ceux d'entre nous qui n'en avaient pas, des habits convenables au temps. Bon nombre d'entr'eux nous accompagnèrent jusqu'au quai où le St. Hélène manifestait depuis longtemps son impatience par les sons répétés de la cloche. Il faut partir, un dernier serrement de mains: un dernier adieu à nos confrères, un adieu à la ville de Québec, et le vaisseau a quitté le port en nous emportant loin de nos amis que nous voyons longtemps sur le quai, répondant à nos adieux. Tant que nous pûmes les distinguer nous restâmes sur le pont; mais lorsque le cap eût dérobé à nos yeux la vue de ces amis chéris, nous entrâmes dans la chambre et là nous fûmes longtemps occupés à retracer dans votre

mémoire les moindres incidents de la journée à jamais mémorable que nous avons passée à Québec. Nous ne faisons nulle attention aux ravages que nous laissons en arrière, toutes nos idées se reportaient vers un seul point.

Cependant le temps était devenu tout-à-fait menaçant. La pluie continuait à tomber quoiqu'avec moins d'abondance; le vent qui nous était d'abord assez favorable, change tout-à-coup et souffle Sud-Ouest, nous devenant par-là tout-à-fait contraire. Nous comprîmes des lors que le trajet ne se ferait pas sans désagrément. Pour éloigner tout danger, nous nous prosternâmes pour chanter *l'Ave maris stella*. Oh! avec quel élan nous répétions cette belle invocation pour demander à l'Étoile de la mer un trajet sans accident. Pleins de confiance, nous nous relevons complètement rassurés sur les dangers que nous pouvions avoir à craindre—nous avons su plus tard que d'autres prières que les nôtres avaient aussi intéressé le ciel en notre faveur.

Il fallait que nous eussions beaucoup de confiance dans la protection du Ciel pour ne pas être effrayés, car le vent augmentait de plus en plus: c'était la tempête et la tempête d'autant plus à craindre pour nous que nous étions entrés dans le Richelieu. Il est à croire qu'avec un steambot moins solide que le St. Hélène, nous aurions pu nous heurter contre quelque rocher, tout était grande la violence du vent. Des lames terribles venaient continuellement se briser contre les flancs de notre vaisseau qu'elles chahalaient de leurs secousses—adieu les flots s'entr'ouvrant, nous montaient, tout près du vaisseau, des rescifs très-dangereux et qui nous faisaient soupçonner à cet instant où nous sortions de ce passage difficile.

Car, sortis du Richelieu, nous avions moins à craindre, quoique le vent, loin de diminuer en violence, semblait au contraire augmenter. Il souffla même si fort que pendant un certain temps nous fûmes presque stationnaires; c'est alors que le capitaine craignit de manquer de bois: ceux d'entre nous qui s'arrêtaient aux réflexions qu'amenaient notre situation, commençaient à avoir des doutes assez